

# PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

REVUE IVOIRIENNE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES



Volume XIV - Numéro 26 Décembre 2023 ISSN : 2313-7908

N° DÉPÔT LÉGAL 13196 du 16 Septembre 2016

**PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES**

**Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines**

Directeur de Publication : Prof. Grégoire TRAORÉ

Boîte postale : 01 BP V18 ABIDJAN 01

Tél : (+225) 01 03 01 08 85

(+225) 01 03 47 11 75

(+225) 01 01 83 41 83

E-mail : [administration@perspectivesphilosophiques.net](mailto:administration@perspectivesphilosophiques.net)

Site internet : <https://www.perspectivesphilosophiques.net>

ISSN : 2313-7908

N° DÉPÔT LÉGAL 13196 du 16 Septembre 2016

## ADMINISTRATION DE LA REVUE PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

---

Directeur de publication : **Prof. Grégoire TRAORÉ**, Professeur des Universités  
Rédacteur en chef : **Prof. N'dri Marcel KOUASSI**, Professeur des Universités  
Rédacteur en chef Adjoint : **Dr Éric Inespéré KOFFI**, Maître de Conférences

## COMITÉ SCIENTIFIQUE

---

**Prof. Aka Landry KOMÉANAN**, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Antoine KOUAKOU**, Professeur des Universités, Métaphysique et Éthique, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Ayénon Ignace YAPI**, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA.  
**Prof. Azoumana OUATTARA**, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Catherine COLLOBERT**, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa  
**Prof. Daniel TANGUAY**, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa  
**Prof. David Musa SORO**, Professeur des Universités, Philosophie ancienne, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Henri BAH**, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE**, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal  
**Prof. Jean Gobert TANO**, Professeur des Universités, Métaphysique et Théologie, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Kouassi Edmond YAO**, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Lazare Marcellin POAMÉ**, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Mahamadé SAVADOGO**, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou  
**Prof. N'Dri Marcel KOUASSI**, Professeur des Universités, Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Samba DIAKITÉ**, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Donissongui SORO**, Professeur des Universités, Philosophie antique, Philosophie de l'éducation Université Alassane OUATTARA

## COMITÉ DE LECTURE

---

**Prof. Ayénon Ignace YAPI**, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Azoumana OUATTARA**, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Catherine COLLOBERT**, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa  
**Prof. Daniel TANGUAY**, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa  
**Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Henri BAH**, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE**, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal  
**Prof. Kouassi Edmond YAO**, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Lazare Marcellin POAMÉ**, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Mahamadé SAVADOGO**, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou  
**Prof. Samba DIAKITÉ**, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Nicolas Kolotioloma YEO**, Professeur des Universités, Philosophie antique, Université Alassane OUATTARA

## COMITÉ DE RÉDACTION

---

Secrétaire de rédaction : **Dr Kouassi Honoré ELLA**, Maître de Conférences  
Trésorier : **Dr Kouadio Victorien EKPO**, Maître de Conférences  
Responsable de la diffusion : **Dr Faloukou DOSSO**, Maître de Conférences  
**Dr Kouassi Marcellin AGBRA**, Maître de Conférences  
**Prof. Alexis Koffi KOFFI**, Professeur des Universités,  
**Dr Chantal PALÉ-KOUTOUAN**, Maître de Conférences  
**Dr Amed Karamoko SANOGO**, Maître de Conférences

**SOMMAIRE**

<b>1. Platon et la question du beau</b> Pierre Hubert MFOUTOU .....	1
<b>2. Ivoirité et socialité</b> Mafa Georges ASSEU .....	15
<b>3. Éthique du visage et éthique du care : la double histoire du même ?</b> Relwende GUIGUEMDE .....	31
<b>4. Normativité de l'opinion publique à l'épreuve de la culture de masse chez Jürgen HABERMAS</b> Garba OUMAROU .....	51
<b>5. La communication devoir-pouvoir et le mal de la communication de pouvoir chez Kierkegaard</b> Krouyé Constant KOFFI .....	71
<b>6. L'humain à l'ère de l'Intelligence Artificielle (IA)</b> 1. Adama COULIBALY 2. N'golo OUATTARA .....	91
<b>7. Problématique éthique de l'abandon des enfants souffrant de handicap en milieu hospitalier</b> 1. Koffi Sévérin FODIO 2. Andrédou Pierre KABLAN 3. Christelle AVI-SIALLOU, 4. Christian YAO, 5. Kouadio Vincent ASSE 6. Antoine KOUAKOU .....	105
<b>8. La problématique des technologies de l'information et de la communication (TIC) dans le biotope africain</b> 1. Jacques Gervais OULA 2. Florent MALANDA KONZO .....	129
<b>9. Nature et technologie chez H. MARCUSE</b> 1. Abdoul Karim NA ALLAH ROUGAH 2. Issaka TAFFA GUISSO .....	151
<b>10. Sciences et réalités africaines : le cas de la sorcellerie dans la perspective poppérienne</b> Ahou Marthe ASSIÈ épse BOTI Bi .....	167
<b>11. du terrorisme au sahel : des enjeux cosmopolitiques pour une lecture de la théorie de la justice de John RAWLS</b> Moussa MOUMOUNI .....	183

<b>12. Le totalitarisme ou la fin de l'éthique politique</b> Soumaïla COULIBALY .....	203
<b>13. La désacralisation de la mort et de sa mystique en Afrique : à partir des expériences congolaise, tchadienne et ivoirienne</b> Hygin Bellarmin ELENGA .....	217
<b>14. La survivante de Rose Marie GUIRAUD : dynamique des genres littéraires et écriture du réel</b> Bi Goré KOÉ .....	237
<b>15. Méthodes culinaires et qualité de l'attiéké de Dabou du XVIII<sup>E</sup> siècle au XX<sup>E</sup> siècle</b> Jean-Jacques ESSOH .....	257
<b>16. L'animation culturelle dans le système Licence, Master, Doctorat (L.M.D.) : fonctions et enjeux</b> Messou FIAN .....	273
<b>17. Les sciences expérimentales au crible de la pensée philosophique</b> Seydou SOUMANA .....	287

**LIGNE ÉDITORIALE**

L'univers de la recherche ne trouve sa sève nourricière que par l'existence de revues universitaires et scientifiques animées ou alimentées, en général, par les Enseignants-Chercheurs. Le Département de Philosophie de l'Université de Bouaké, conscient de l'exigence de productions scientifiques par lesquelles tout universitaire correspond et répond à l'appel de la pensée, vient corroborer cette évidence avec l'avènement de *Perspectives Philosophiques*. En ce sens, *Perspectives Philosophiques* n'est ni une revue de plus ni une revue en plus dans l'univers des revues universitaires.

Dans le vaste champ des revues en effet, il n'est pas besoin de faire remarquer que chacune d'elles, à partir de son orientation, « cultive » des aspects précis du divers phénoménal conçu comme ensemble de problèmes dont ladite revue a pour tâche essentielle de débattre. Ce faire particulier proposé en constitue la spécificité. Aussi, *Perspectives Philosophiques*, en son lieu de surgissement comme « autre », envisagée dans le monde en sa totalité, ne se justifie-t-elle pas par le souci d'axer la recherche sur la philosophie pour l'élargir aux sciences humaines ?

Comme le suggère son logo, *perspectives philosophiques* met en relief la posture du penseur ayant les mains croisées, et devant faire face à une préoccupation d'ordre géographique, historique, linguistique, littéraire, philosophique, psychologique, sociologique, etc.

Ces préoccupations si nombreuses, symbolisées par une kyrielle de ramifications s'enchevêtrant les unes les autres, montrent ostensiblement l'effectivité d'une interdisciplinarité, d'un décloisonnement des espaces du savoir, gage d'un progrès certain. Ce décloisonnement qui s'inscrit dans une dynamique infinitiste, est marqué par l'ouverture vers un horizon dégagé, clairsemé, vers une perspective comprise non seulement comme capacité du penseur à aborder, sous plusieurs angles, la complexité des questions, des

## **Perspectives Philosophiques n°026, Quatrième trimestre 2023**

préoccupations à analyser objectivement, mais aussi comme probables horizons dans la quête effrénée de la vérité qui se dit faussement au singulier parce que réellement plurielle.

*Perspectives Philosophiques* est une revue du Département de philosophie de l'Université de Bouaké. Revue numérique en français et en anglais, *Perspectives Philosophiques* est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie et en sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international, proposant études et débats philosophiques, se veut par ailleurs, lieu de recherche pour une approche transdisciplinaire, de croisements d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières. Autrement dit, elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces gnoseologiques et cognitifs en posant des passerelles entre différentes régionalités du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues. La revue publie différents articles, essais, comptes rendus de lecture, textes de référence originaux et inédits.

### **Le comité de rédaction**

**LES SCIENCES EXPÉRIMENTALES AU CRIBLE  
DE LA PENSÉE PHILOSOPHIQUE**

**Seydou SOUMANA**

*Université Djibo Hamani (Niger)*

[seydousoumana971@yahoo.fr](mailto:seydousoumana971@yahoo.fr)

**Résumé :**

Nous sommes parti d'une hypothèse de départ qui prêterait à la science la prétention de pouvoir un jour connaître les lois de la nature humaine, notamment dans son aspect moral, de manière qu'il lui soit possible de prévoir chacun de ses actes comme elle le fait actuellement relativement à celle d'une éclipse solaire. Cela veut dire que la science étudierait l'homme et la société comme c'est le cas de la physique. Si cela arrivait, l'homme perdrait sa dignité et son estime de soi ainsi que la sensation qu'il éprouve à occuper une position particulière par rapport au reste du règne animal et végétal dans la nature. Notre objectif a consisté à montrer que si une telle prétention s'emparait du monde, il serait du rôle de la philosophie de s'ériger en dernier rempart pour rassurer l'homme en lui prouvant qu'aucune science ne pourrait pénétrer son être profond qui constitue le socle de sa liberté. Mieux, elle continuera à lui révéler que la science elle-même est et restera le fruit de cette liberté ; son orientation et son développement demeureront le fait de sa volonté.

**Mots-clés :** Homme, Liberté, Philosophie, Rempart, Science.

**Abstract :**

We started from an initial hypothesis which would lend science the claim to one day be able to know the laws of human nature, particularly in its moral aspect, so that it would be possible to predict each of its actions. as it currently does in relation to a solar eclipse. This means that science would study man and society as is the case with physics. If this happened, man would lose his dignity and self-esteem as well as the feeling he has of occupying a special position in relation to the rest of the animal and plant kingdoms in nature. Our objective was to show that if such a claim took hold of the world, it would be the role of philosophy to set itself up as the last bulwark to reassure man by proving to him that no science could penetrate



his deep being which constitutes the basis of his freedom. Better still, it will continue to reveal to him that science itself is and will remain the fruit of this freedom; its direction and development will remain the result of its will.

### **Introduction**

Le désir de savoir va entraîner une avancée considérable dans le domaine de la connaissance, des connaissances scientifiques concernant autant la nature physique que le sujet connaissant lui-même, c'est-à-dire l'homme. L'humanité continue de repousser indéfiniment les frontières de la connaissance de la nature dans la saisie de ses lois. De nos jours, le savoir a atteint un seuil où l'on pense que la science est capable d'étudier l'homme dans son être moral. Partir de l'hypothèse que la science parviendrait un jour à un tel degré de progrès, revient à penser qu'elle parviendra un jour à la connaissance expérimentale de l'homme lui-même. Ce serait penser qu'un jour la science puisse définir l'homme comme un objet purement expérimental.

Avouons qu'une telle hypothèse du progrès de la science n'est pas sans préjudice pour la condition humaine. Ce serait prendre aux yeux de l'homme un risque qu'il vive un jour dans un monde dépourvu de sens ; de liberté humaine ; un monde dans lequel la subjectivité n'a aucune expression authentiquement humaine, c'est-à-dire un monde où l'homme n'est pas l'auteur véritable de l'histoire de sa propre vie. Le présent travail vise à soumettre à l'interrogation philosophique, l'hypothèse d'un monde où tout sera expérimentalement expliqué, un monde où tout de l'homme lui-même (donc y compris sa conscience) sera l'objet d'une connaissance expérimentalement vérifiable. Ici, le problème posé est le suivant : quel serait le rôle de la philosophie si la science exprimait la volonté de réduire l'homme à un objet purement expérimental ?

Depuis le rejet de la théologie et de la métaphysique par A. Comte (2010, p. 20), deux domaines qui ont prévalu au début de la marche évolutive de l'intelligence humaine, qu'il considère comme des conceptions du monde qui ont prévalu « pendant la longue enfance de l'humanité », on peut bien

s'apercevoir que notre monde est parvenu à l'esprit scientifique, selon Comte et au nouvel esprit scientifique selon G. Bachelard.

L'objectif consistera à montrer que si cette hypothèse se transformait en projet réel de la science, l'homme se transformerait en objet et pour y échapper, il en appellerait nécessairement à la philosophie comme un dernier rempart pour préserver sa liberté intrinsèque. Pour trouver un ancrage scientifique à notre point de vue, nous ferons appel à des auteurs bien avisés qui ont produit des réflexions pertinentes sur des problèmes proches du nôtre. Nous organiserons le travail en trois parties.

D'abord, nous nous efforcerons de cerner avec plus de détail l'hypothèse d'un monde purement expérimental. Ensuite, nous en analyserons les conséquences épistémologiques et socio-politiques. Enfin, nous ferons un état des lieux des réponses possibles que la philosophie y apporterait et qui feraient d'elle le dernier rempart contre le scientisme.

### **1. Conjecture d'un monde purement expérimental**

On appelle sciences de la nature (dont les procédures sont démonstratives, notamment expérimentales) celles qui englobent les sciences de la nature (physique, chimie, biologie, etc.) et qui ont, depuis l'avènement de la science moderne, une méthode expérimentale élaborée schématiquement en trois étapes : l'observation d'un fait, l'hypothèse pour le vérifier et l'expérience pour confirmer ou infirmer cette hypothèse.

C. Bernard (2017, p. 30) écrit que « le savant complet est celui qui embrasse à la fois la théorie et la pratique expérimentale. 1° Il constate un fait ; 2° à propos de ce fait, une idée naît dans son esprit ; 3° en vue de cette idée, il raisonne, institue une expérience, en imagine et en réalise les conditions matérielles ». Bien entendu, cette dernière étape est reprise autant de fois que nécessaire pour établir la vérité. Aussi, au terme de l'exercice, il s'agit d'élaborer des lois scientifiques qui permettent de faire des prévisions exactes du cours des événements naturels. A. Comte (2010, p. 17) dit : « le véritable esprit positif consiste surtout à voir pour prévoir, à étudier ce qui est,

afin d'en conclure ce qui sera, d'après le dogme général de l'invariabilité des lois naturelles ».

Ainsi, considérées, on s'aperçoit que les sciences de la nature ne prendraient pas en compte, dans leur démarche, tout ce qui échappe à la rigueur de la loi naturelle, tout ce qui ne peut pas être expérimenté, tout ce qui ne peut fournir de vérité formelle-vérifiable. La science cherche à connaître le monde de manière objective, c'est-à-dire ce qui transcende toute subjectivité et qui structure rationnellement le monde. La vérité scientifique, dit-on, est impartiale ou comme l'écrit B. Spinoza (2014, p. 13), « la vérité n'est pas une préférence ; elle est contraignante. On ne la choisit pas ; elle s'impose ».

La science cherche à connaître, à formuler mathématiquement les relations qui organisent les phénomènes. Elle en saisit rationnellement les rapports réguliers et universels. Ces rapports qui sont les lois de la nature sont tels qu'ils s'imposent à l'esprit, non pas de manière arbitraire mais de manière consensuelle et nécessaire à cause de leur solidité intrinsèque. Les résultats de la science, doit-on dire, forcent l'adhésion de tous les esprits scientifiques ; leur degré élevé de rationalité et de fiabilité instaure et impose le consensus unanime. Notons qu'au cours de l'histoire de l'humanité, le progrès de la science s'est accompagné de celui de la technique comme le recto et le verso d'une feuille. Ce qui fait dire à P. Thuillier (1980, p. 2) que :

La science est plus que la science ; c'est-à-dire plus que la science dite pure. Elle est en intime association avec la technologie, impliquée dans la plupart des innovations qui modèlent et transforment notre univers quotidien (et plus précisément ce qu'on appelle les "conditions matérielles" de notre existence).

La science et la technique sont intrinsèquement liées. Elles sont coextensives. Elles se rendent mutuellement plus performantes, plus efficaces et plus efficaces de manière perpétuelle. Elles se conjuguent toujours dans un seul et même objectif ; celui de déchiffrer le langage de la nature et de développer les moyens de la mettre à la disposition de la volonté de l'homme.

Ce progrès coextensif s'explique par le but commun de la science et de la technique. Outre la recherche des lois universelles qui sous-tendent les

phénomènes, elles conçoivent leurs résultats dans une relation de « prévoyance-action ». Elles veulent faire de toute action une connaissance théorique appliquée. La science veut prouver qu'une action ne pourrait être efficace et optimale que dans un rapport avec une connaissance anticipée, c'est-à-dire une connaissance scientifiquement élaborée qui la précède et sous-tend sa réalisation. Par conséquent, si l'action n'est pas efficace, c'est parce que la théorie ou la connaissance sur laquelle elle s'est fondée n'est pas scientifiquement juste. La maxime de la science, remarque V. Guillin (2015, p. 209), « résume une certaine conception de l'articulation entre connaissance et action qui tient la pratique pour une application sans reste de la théorie, et qui fait le pari que le progrès des savoirs scientifiques ira de pair avec un accroissement de l'efficacité de l'agir ».

Ainsi, connaissance rationnelle théorique, application de la théorie à l'action et le progrès technologique, constituent les objectifs de la science. Le premier objectif traduit une certaine attitude de l'homme aussi bien à l'égard de lui-même que de son environnement naturel et social. La science nous invite à un certain degré d'objectivité face à la réalité, elle invite continuellement à chercher au-delà des phénomènes, les lois qui les régissent. Il s'agit, de manière générale, de ce qu'on peut appeler l'esprit positif ou scientifique qui consiste, selon les termes d'A. Comte (2010, p. 30), à « cette tendance spontanée à constituer directement une entière harmonie entre la vie spéculative et la vie active ».

Le deuxième objectif de la science, notamment l'application de la théorie à l'action, est d'ordre méthodologie et invite à plus de rigueur rationnelle dans la conduite de nos actions. Face à la réalité, l'homme de science doit constamment élaborer une théorie qu'il soumet à « l'expérience des faits » (C. Bernard, 2017, p. 11).

Le troisième objectif enfin, est d'ordre utilitaire. En mettant l'accent sur l'efficacité pratique de la science, il donne à l'homme une plus grande emprise sur la nature et par conséquent, les moyens afin de mieux assurer son bien-être matériel. Ici, nous faisons écho à la pensée cartésienne qui assigne à la

technique le but de faire de l'homme « maître et possesseur de la nature ». J. Larrosa (1999, p. 177) affirme dans ces conditions que « la médiation entre le savoir et la vie n'est autre que l'appropriation utilitaire du savoir en relation avec les besoins de la vie ».

Observons dans le même ordre d'idées que, face aux progrès vertigineux de la science moderne, la tentation devient forte d'espérer qu'un jour, elle puisse outrepasser toutes limites possibles pour devenir « la panacée universelle » (P. Thuillier (1980, p. 4), le remède magique à tous les maux de l'humanité, c'est-à-dire pouvoir dans l'avenir tout expliquer scientifiquement. Poser une telle hypothèse reviendrait d'abord à vouloir que science soit en mesure de connaître l'en soi des choses du monde, c'est-à-dire telles que celles-ci sont en elles-mêmes et de résoudre les problèmes pratiques qui se posent à l'humanité. Parlant du scientisme, N. Delattre (2010, p. 79) écrit :

En français, le terme a été inventé en 1898 par l'écrivain, très célèbre à l'époque, Romain Rolland, « contre un mouvement de pensée d'après lequel la connaissance scientifique permettrait de résoudre tous les problèmes philosophiques, sociaux, moraux, politiques de l'humanité.

Poser l'hypothèse de la science comme la solution à tous les problèmes de l'humanité, ce serait éprouver l'attitude selon laquelle, il n'y a de vérité que scientifique et, plus précisément, hors de la méthode expérimentale, point de savoir. Ce serait exprimer le désir qu'il soit possible de proposer des lois permettant de gouverner scientifiquement toutes les affaires humaines. Connaissance totale du monde, voie unique de la vérité, capacité de gouverner la société selon des lois universelles immuables, voilà ce qui constituerait l'arrière-fond d'une philosophie qui annoncerait la science comme une panacée universelle.

Il s'agirait d'une philosophie pour laquelle la science va au-delà de la quête méthodologique et désintéressée du savoir, c'est-à-dire que la science ne se limite pas simplement à la recherche de ce qu'on appelle la « science pure » ou la « connaissance pure » ; elle n'a pas pour but unique la connaissance ou la compréhension du monde. Elle se veut aussi pratique et en ce sens, elle doit investir tous les domaines de la vie : l'économique, le sécuritaire, l'industriel, le politique, l'éthique, la communication, etc. Avec l'idée que la science

« pourra fournir des remèdes à tous nos maux » (P. Thuillier, 1980, p. 7), c'est à un véritable culte que nous aurons affaire ; c'est vers un totalitarisme de la science que nous tendrons ; ce serait penser la science en tant qu'elle puisse englober tous les secteurs de la vie humaine. C'est pourquoi, écrit B. Spinoza (2014, p. 1), « le scientisme, tel qu'on l'imagine, est plutôt invasif, s'emparant de toutes les connaissances pour les *scientificiser* : formaliser la morale, géométriser l'esthétique, quantifier le politique ». Totalité de la connaissance, bonheur total de l'homme, expérimentation comme unique méthode de connaissance, organisation scientifique de l'humanité tels seraient, selon P. Thuillier (1980, p. 65), les articles de foi du scientisme. Ainsi, il écrit :

C'est l'attitude pratique fondée sur les trois articles de foi suivants : primo, « la science » est le seul savoir authentique (et donc le meilleur des savoirs...) ; secundo, la science est capable de répondre à toutes les questions théoriques et de résoudre tous les problèmes pratiques (du moins si ces questions et ces problèmes sont formulés correctement, c'est-à-dire de façon "positive" et "rationnelle") ; tertio, il est donc légitime et souhaitable de confier aux experts scientifiques le soin de diriger toutes les affaires humaines (qu'il s'agisse de morale, de politique, d'économie, etc.)

Les sciences sociales croient à la possibilité de la découverte des lois rationnelles qui déterminent nécessairement la conduite de l'homme, c'est-à-dire qu'elles croient à la possibilité de « gouverner les hommes en déterminant les lois qui régissent les phénomènes psychologiques, sociaux ou historiques » (V. Guillin, 2015, p. 209-210). Autrement dit, la découverte des lois qui déterminent les phénomènes psychologiques, sociaux, historiques, politiques, éthiques, entrainera le développement des moyens qui permettront de gouverner les hommes suivant des lois invariables de la nature. La connaissance des lois de la nature humaine permettra d'anticiper les réactions des citoyens et de leur trouver des solutions avec une précision d'une infaillibilité mathématique. Dans un projet d'un univers où tout devrait s'interpréter suivant la loi scientifique, la société prendrait consécutivement une allure algorithmique telle qu'en posant les bonnes hypothèses, on aboutisse infailliblement aux bonnes conclusions. Si les lois déterministes de la nature humaine sont connues, il sera possible de contrôler les actions des hommes et les gouverner ainsi scientifiquement ou, selon le mot de P. Thuillier (1980, p. 40), « organiser scientifiquement l'humanité ».

Ainsi, une politique scientifique permettra de prévoir les actions des citoyens et les effets induits avec un degré de certitude quasi-absolu. Voilà pourquoi B. Spinoza (2014, p. 9) critique l'idée d'une politique scientifique. Il affirme que celle-ci croit que « la science transformera l'homme comme elle a transformé le monde ; elle lui octroiera aussi des lois. » Dans un monde où la science est parvenue à octroyer à l'homme des lois comparables à celle de la nature, l'histoire humaine se réaliserait comparativement à l'histoire naturelle. De même que celle-ci progresse mécaniquement, c'est-à-dire selon un déterminisme absolu, de même les hommes en poursuivant leurs fins particulières en conformité avec leurs désirs personnels, et souvent au préjudice d'autrui, n'obéissent en réalité qu'à un plan caché (déterminisme) de la nature auquel ils ne peuvent s'écarter. Si l'homme n'est pas libre, s'il n'est pas l'auteur de son histoire, pourrait-on l'honorer pour ses actions nobles ou le blâmer pour celles ignobles ?

## **2. Hypothèse d'un monde purement expérimental : conséquences épistémologiques et sociologiques**

Le motif de cette démarche est que la science découvre des normes (ou lois) conformes à la nature humaine. Tout ce qui, des comportements de l'homme, est contraire aux lois de la nature serait considéré comme anormal, c'est-à-dire le "raté" dans l'ordre régulier des choses. Pour E. Kant (1994, p. 132), « une volonté libre et une volonté soumise à des lois sont donc une seule et même chose », on pourra dire que pour la politique scientifique la liberté (ou la conscience) et les actions conformes aux lois naturelles sont une seule et même chose. Une volonté qui n'est pas soumise aux lois « est pathologiquement affectée » (E. Kant, 1989, p. 93) et peut être qualifiée de déviante ou d'anormale.

C'en est ainsi toute attitude, tout comportement de l'homme qui s'écarterait des lois naturelles, toute action qui en échapperait ou qui ne serait pas susceptible de prévision scientifique. P. Thullier (1980, p. 29) écrit : « si l'on veut avoir une idée approximative de ce que pourrait être une société totalement « scientifique » force est de recourir à des anticipations ; par exemple à celles, nombreuses, que nous propose la science-fiction. »

Désormais, nos « libres » opinions et nos « libres » choix (dont nous croyons la réalité) ne sont que de pures chimères, ne sont que des représentations mal informées. Seul le « normal » que « la science » seule peut révéler devient la norme (éthique, sociale, économique, etc.) qu'il faut respecter. V. Flusser (2019, p. 191) dira : « une fois la culture complètement automatisée, nous sommes libres. » Il ressort ici que la conséquence sociale de la formulation algébrique de l'agir humain, c'est la mécanisation de l'administration de la société ou selon le mot de P. Thuillier (1980, p. 60) « la réduction de l'homme à la rationalité du robot ».

Dès lors, la société ne sera plus gouvernée suivant un effort constant, sans certitude mathématique, à accorder des volontés libres et autonomes des citoyens mais simplement suivant un mécanisme qui obéirait à des lois universelles immuables. Comme l'ordre des choses qui obéit aux lois de la nature, les affaires humaines, c'est-à-dire aussi bien l'ordre moral que politico-social, doivent être régies par la même rationalité, c'est-à-dire les mêmes lois mathématiques qui permettent d'expliquer les phénomènes naturels. La « scientification » du monde écrit V. Guillin (2015, p. 209), porterait un idéal politique selon lequel « on ne gouvernera plus les hommes par le « sabre et le goupillon », mais par le « compas et l'équerre » ».

Les actions contraires, c'est-à-dire non déterminées conformément à des lois prédéterminées, comme nous l'avons affirmé, sont des déviations ou de la pathologie. Ainsi, désormais, le cours de la société se déroulant identiquement à celui de la nature, une société serait gouvernée selon les normes si tout se régulaient selon les lois relativement à la nature humaine ; lorsque, à la place de la conscience (une prétendue liberté), les citoyens comprenaient qu'ils ne sont qu'en train d'obéir mécaniquement aux lois de la nature humaine. Dans ce cas, le bon citoyen (sans anomalie d'ordre naturel) serait celui qui pourrait penser scientifiquement les problèmes sociaux, c'est-à-dire celui qui vivrait sans aucune subjectivité, sans aucun sentiment (perçu comme expression de la liberté). Le bon citoyen ne peut avoir d'idées propres, de convictions personnelles, d'opinion particulière, c'est-à-dire de subjectivité traduite sous la forme de liberté. « Le bon citoyen, écrit P. Thuillier, est l'homme sans idées propres, sans convictions personnelles, sans idéologie » (1980, p. 67).



Notons qu'une telle perception des affaires humaines, notamment l'antinomie entre l'idée de sa « chosification » par les sciences expérimentales et la sensation intérieure de liberté qu'il éprouve, n'est pas sans plonger l'homme dans une certaine ambivalence, dans une sorte de déchirure intérieure. Dans un premier temps, il éprouve la conscience de son pouvoir sur lui-même, il éprouve le sentiment d'être responsable de ses propres actes ; il éprouve sa liberté, il sent dans son for intérieur qu'il est libre. Dans un second temps, il se sent contredit par ce que lui enseigne la science, il apprend de celle-ci que sa sensation de liberté est une fiction ; il apprend que sa vraie réalité n'est pas la liberté mais une nature déterminée par une cause extérieure nullement attachée à sa volonté. Toute sensation de liberté n'est en vérité que fantasmagorique ; il ne s'agit que des réactions de l'être qui ne sont pas encore tombées dans le domaine du connu mais qui pourront l'être avec le progrès de la science. P. Amselek (2000, p. 403) dit du dilemme qui naît de l'antinomie du sentiment de liberté et des enseignements de la science que dans notre vie courante « nous éprouvons spontanément, comme une donnée immédiate de la conscience, le sentiment d'être libres, d'être maîtres et responsables de nos actes, des faits et gestes que nous accomplissons ». Mais « dès que nous pensons à la science, à l'expérience scientifique, surgit en nous l'idée - le spectre - d'un déterminisme et d'une absence de liberté dans le monde, y compris pour les êtres humains qui en font partie. »

La « scientification » du monde posera des préoccupations d'ordre épistémologique en ce que cela sèmera le doute au sein de certaines disciplines étudiées. Aujourd'hui déjà, une évidence : toute discipline dont l'objet ne se plie pas à la méthode expérimentale se sent menacée d'être vouée aux gémonies. L'exigence épistémologique de la science se réduisant à la voix des faits, toute discipline digne d'être professée tend également à y être réduite. Tout semble aujourd'hui aller dans le sens de dire que savoir, c'est faire parler les faits au moyen de l'expérimentation, c'est-à-dire qu'il n'est point de connaissances véritables en dehors de celle fondée sur l'expérimentation et capable d'élaborer des lois invariables. Pour C. Bernard (2017, p. 35), « la méthode expérimentale ne se rapporte qu'à la recherche des vérités objectives, et non à celle des vérités subjectives. »

Si cette logique expérimentale était poussée jusqu'au bout, la conséquence serait une évidence : les disciplines comme l'art, la philosophie, la littérature devraient être déchues de leur statut scientifique et de leur fonction éducative. Mieux, toutes les disciplines qui font de la place au sujet ou aux vérités subjectives (à la liberté) devraient être bannies. Pour P. Thuillier (1980, p. 65), « choisir de faire régner « la science » de façon absolue, c'est accepter de faire disparaître, à plus ou moins longue échéance, tout ce que désignent aujourd'hui les notions de subjectivité, d'éthique, d'art, de politique, d'humanité, etc. ».

Une vision purement expérimentale du monde, dénierait forcément la légitimité à l'apprentissage de tout ce qui tient son explication et sa justification dans l'existence de la liberté, c'est-à-dire tout ce qui a une dimension sociale, culturelle, symbolique, artistique, etc., mieux, le monde intérieur, le monde conscient de la volonté libre. La science se substitue à un monde extérieur, quantitatif, géométrique où l'homme disparaît avec ses goûts aux couleurs multiples. La science, dans sa logique la plus radicale, pour emprunter le mot à R. Nadeau (1986, p. 10), « en vient même à évacuer hors du champ de la connaissance possible toutes les questions qui, en vertu de leur statut spécifique, échappent au traitement expérimental : le beau, le juste, le bon, le désirable ».

On peut ajouter les sciences sociales sur la liste des disciplines qui participeraient à la mécanisation de l'humain. L'entreprise de décervelage philosophique de notre monde y est pleinement avérée. Il suffit de regarder la fébrilité avec laquelle les spécialistes de ces sciences tentent d'asseoir la légitimité de leurs disciplines en insistant sur ce qui les rapprochent des sciences expérimentales qui effacent toute trace de lien avec la philosophie. En énumérant les six sciences fondamentales, A. Comte (2010, p. 101), joint la sociologie à la mathématique, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie. J. Houssaye (2009, p. 176) observe que « les positivistes en sciences de l'éducation continuent à voir dans la philosophie et sa démarche en sciences de l'éducation un reste malheureux à éliminer, ne serait-ce que pour garantir l'image de scientificité de la section sciences de l'éducation ».

On peut aisément comprendre l'argument des sciences sociales. Admettre le discours philosophique dans leur corpus de savoirs serait récuser quelque part leur scientificité, c'est-à-dire abandonner le point de vue de la science. Dit autrement, les professionnels des sciences sociales concourent à l'idée, selon le mot de P. Thuillier (1980, p. 72), « que seul l'*homo scientificus* est intelligent ». Dans ces conditions, que pourrait faire la philosophie ?

### **3. La philosophie dans l'univers expérimental des sciences**

Ce qui pourrait donner à l'homme une intelligibilité d'un pouvoir intrinsèque de liberté, c'est-à-dire une certaine possession de soi-même, c'est, selon M. Gauchet (2008, p. 5), la philosophie. Le stress face auquel le scientisme expose l'homme invite M. Gauchet (2008, p. 5) à soutenir que qu'il est condamné à philosopher « parce qu'il y a des domaines déterminants de [son] expérience où [il a] d'une intelligibilité globale qu'aucune démarche de type scientifique n'est susceptible de [lui] procurer ».

Le recours ou la pratique de la philosophie permet de sauver la liberté de la conscience c'est-à-dire la pensée « d'être libres, d'être maîtres et responsables de nos actes » (P. Amselk, 2000, p. 403) ; la pensée d'être capable de prendre des décisions. En cela la philosophie contribue aussi à sauver les sciences (sociologie, psychologie, sciences de l'éducation, etc.) qui ne peuvent pas saisir leur objet « d'après le dogme général de l'invariabilité des lois naturelles » (A. Comte, 2010, p. 17). Prenant le cas des sciences de l'éducation O. Reboul (2012, p. 8) écrit :

On ne peut certes exiger des sciences de l'éducation la rigueur et l'objectivité des sciences exactes. Il reste qu'elles ne peuvent être dites « sciences » qu'à deux conditions ; d'abord qu'elles expliquent, ou du moins interprètent les faits éducatifs, ensuite qu'elles vérifient, ou du moins argumentent leurs hypothèses explicatives.

La philosophie présente l'avantage de garder avec l'intériorité (le sentiment spontané que nous éprouvons d'être libres) une relation qu'aucune science ne saurait ébranler. En se refusant de se définir comme une science ou même d'en nourrir quelque prétention de ce genre, en se faisant questionnement des sciences et techniques, la philosophie se fait fille et protectrice de la liberté. Le

credo de la philosophie est de protéger la liberté de la conscience contre toute forme de dogmatisme, d'armer l'esprit de manière que celui qui la pratique puisse échapper à tout piège totalitaire quelle qu'en soit la source (science, politique, religion, etc.).

Nous comprenons Hegel (1975, p. 59) lorsqu'il soutient que « la chouette de Minerve ne prend son vol qu'à la tombée de la nuit ». Ainsi, l'humanité ne réalise l'importance de la philosophie que lorsqu'elle se retrouve dans des moments de trouble, lorsqu'elle fait face au sentiment d'avoir tout perdu, d'être dépossédé de tout ce qu'elle croyait dépendre de sa volonté. En effet, la science préoccupée à nous donner les certitudes sur le monde naturel, nous laisse dans le même temps sans réponses convaincantes aux interrogations ontologiques telles que : ce qu'est l'homme, ce qu'est l'existence, la mort, la joie, le malheur, etc. L. V. Thomas et R. Luneau (1981, p. 280) affirment que la science ne saurait dire à l'homme « ce qu'il fait dans le monde et ce vers quoi il va ». D'ailleurs, intérieurement, nous ne souhaitons pas qu'un jour la science puisse dissiper le mystère de la vie. Nous ne souhaitons pas qu'elle puisse nous en donner des réponses objectives irréfragables, irréfutables, nous ne désirons pas qu'elle puisse nous dévoiler l'intelligibilité totale de l'avenir. L'homme a besoin, pour son équilibre psychologique, de ce sentiment de mystère associé à la vie qui, à la fois, le séduit et l'inquiète ; un mystère qui l'engage à rechercher indéfiniment un sens ou une signification ; un mystère qui lui donne la sensation d'être, dans une certaine mesure, une transcendance, c'est-à-dire un au-delà de la simple matérialité qui doit se forger son propre chemin de vie, son propre avenir. A ce propos, L. V. Thomas et R. Luneau (1981, p. 280) disent de l'homme face à la science :

Malgré les certitudes qui lui procurent une meilleure connaissance du monde, il gardera le sentiment d'un mystère qui ne se laisse pas dissocier de sa vie, tout à la fois, inquiétude et séduction, monde que son savoir ne peut totalement définir et qui porte pourtant en lui la promesse de la vie la plus haute à laquelle il ne cesse d'aspirer.

Aussi paradoxal que cela paraît, le mystérieux qui inquiète est ce qui séduit l'homme par-dessus tout. Mieux, quoiqu'il ne possède pas de raisons convaincantes pour fonder sa croyance, c'est dans ce mystère qu'il trouve la

promesse de la vie ; c'est ce qui lui donne les raisons de vivre. Une existence dont tout le déroulement serait enveloppé dans des formules mathématiques reproductibles ne serait rien d'autre que de l'ennui pour l'homme. Le bonheur y serait impossible parce que la vie y perdrait ses énigmes qui font sa beauté, sa fascination, son goût et sa force-espérance. Y. Bertrand (1999, p. 56) dira que « le bonheur n'est possible que parce qu'il y a une certaine indétermination de l'avenir ».

Notre conscience, notre être moral, exige une sensation de liberté bien que nous soyons incapables d'en avoir une représentation claire, une idée précise et une explication certaines de ce que cette liberté peut être. F. Alquié (2000, p. 75) dit qu'« il faut donc reconnaître à la fois que la conscience exige la liberté, et qu'elle ne peut la concevoir. » En langage kantien, nous dirons que nous ne pouvons pas connaître la liberté, nous ne pouvons pas la démontrer comme quelque chose de réel ; il ne nous est possible que de la penser, nous ne pouvons pas définir théoriquement ce qu'elle est, mais nous en éprouvons l'expérience, nous en saisissons la signification à travers les actions que nous posons. De la liberté, E. Kant (1989, p. 29) écrit :

Nous ne pouvons ni avoir immédiatement conscience, puisque le premier concept en est négatif, ni conclure l'existence par l'intermédiaire de l'expérience, puisque l'expérience ne nous fait connaître que la loi des phénomènes et partant que le mécanisme de la nature, juste le contraire de la liberté.

Pour A. Tremesaygues et B. Précaud (1986, p. XVIII), « la liberté ne saurait être connue elle-même : nous n'en avons pas l'intuition, nous ne pouvons nous en former un concept ». L'essence humaine condamne l'homme à la liberté et celle-ci n'est jamais donnée, elle est toujours à chercher, elle se loge dans un refus permanent de céder au dogmatisme.

Évitons cependant d'exagérer les pouvoirs de la philosophie. N'allons pas lui attribuer la volonté ou le pouvoir d'empêcher la propagation de la science en tant qu'élan à faire reculer permanemment les limites du savoir. Non seulement, elle n'en a pas les moyens mais, aussi et surtout, en soi, la volonté de porter le savoir le plus loin possible n'est pas contraire à la vertu philosophique. En tant qu'exigence rationnelle, la philosophie ne peut jeter la

pierre à la science en en commettant un crime épistémologique. Au contraire, la philosophie doit, dans toute la mesure du possible, encourager toute attitude qui pousse de l'intérieur les sciences à éclairer toutes les zones d'ombre de la vie. E. Roehrich notait que (1910, p. 50) « si l'on supprime la science, on ouvre la porte aux préjugés, à la routine, au hasard ». Le progrès de l'humanité rime avec le développement des connaissances scientifiques du monde. Aussi, la technique qui est coextensive à la science, si elle est employée de manière éthique, est toujours un motif pour soulager les maux du genre humain. La technologie, dans sa finalité, est en soi bonne.

Par conséquent, il est absurde de penser que la philosophie puisse incriminer tout ce qui est mécanisable en l'homme, c'est-à-dire tout ce que la machine peut faire à sa place. Nulle contestation que le robot soulage l'homme de bien de travaux pénibles et que la science guérit des maladies de fortes capacités épidémiques et mortelles. Adoptant un point de vue futuriste, V. Flusser (2019, p. 191) va écrire : « tout comportement est théoriquement mécanisable : pensées, sentiments, et même les inspirations les plus transcendantes. »

Ce que la philosophie recherche, c'est plutôt de contribuer à ce que la science et la technique soient comprises et utilisées à la lumière des principes éthiques, pour qu'elles soient préservées, autant que possible, de charges néfastes et qu'elles soient au service de l'humanité, sans quoi elles deviennent sources de destruction. Ou comme l'écrit J. Maritain (2012, p. 127), il s'agit « de ne pas transformer la technologie en suprême sagesse et règle de vie humaine, et de ne pas changer les moyens en fins ». Si, dans sa volonté expérimentale, la science devait fonder l'éthique, l'humain risquerait de perdre le sens de sa dignité, mieux de sa valeur et, par conséquent, ce qui donne à l'existence tout son sens. Dans ce cas, tout le drame sentimental, que nous appelons conscience morale, qui nous empoigne et nous subjugué devant la tragédie humaine risque de disparaître en nous pour laisser la place uniquement à l'intellection objective impassible.

À ce propos G. O. Fullat, (2013, p. 117) affirme : « si le mécanisme déterministe envahissait complètement la sphère de l'humain, la responsabilité

morale disparaîtrait et la conduite de l'homme devrait être la même que celle du chimpanzé ». Afin d'éviter la « réduction de l'homme à la rationalité du robot » (P. Thuillier, 1980, p. 60) par les sciences, l'interrogation philosophique prend le devant pour questionner les savoirs et pratiques scientifiques dans le but de relativiser leurs prétentions éventuelles à pouvoir tout expliquer ou à suffire à satisfaire tous les besoins de l'homme. M. Fabre (1999, p. 271) dira à ce propos que la philosophie « surgit de la manière la plus virulente précisément quand tout est dit, quand tout est accompli. Au savoir trop sûr de soi, à la pratique trop assurée, elle vient poser ses questions ». Ainsi, le questionnement philosophique prépare l'humanité de manière qu'elle puisse dénoncer tout ce qui peut constituer d'effets négatifs dans les découvertes scientifiques et techniques autant pour l'homme que son environnement.

C'est dire que la nature des réponses que la philosophie pourrait formuler est celle qui permet de mettre les esprits en état de pouvoir veiller à ce que la science soit toujours dans la position de servir utilement l'homme. Platon (2003, p. 252) disait de la vertu de la science qu'elle est quelque chose qui, « selon la direction qu'on lui donne, devient utile et avantageux ou inutile et nuisible ». La philosophie récuse la technoscience réductrice et prône une science ouverte soucieuse comme le dit J. Larrosa (1999, p. 1777), « de la valeur du savoir pour orienter et donner sens à la vie des hommes. ». Ce que la philosophie aide l'humanité à espérer de la science, c'est qu'elle soit capable d'appréhender l'homme comme un sujet moral et mesurer tous les savoirs qu'elle génère, pour emprunter le mot à De Koninck (2010, p. 173), « par leur aptitude à servir la personne humaine et non l'inverse ».

### **Conclusion**

Au terme de cette analyse, il est important de préciser que notre propos n'est pas de condamner les sciences et les techniques. Au contraire, nous appréhendons leur progrès comme une nécessité à l'épanouissement de l'homme ainsi qu'elles l'ont soulagé de bien de maladies meurtrières et de travaux pénibles. Ce que nous posons ici, c'est l'hypothèse d'un monde dont l'explication serait expérimentale où la science aurait la prétention de saisir l'homme comme d'un objet. La conséquence d'une telle hypothèse est que

l'homme et sa société seront réduits à un simple maillon des forces de la nature dont on pourrait maîtriser les formules et prévoir les effets comme on prévoit actuellement la trajectoire orbitale d'une planète.

Or, si le monde, notamment celui de l'humain venait à obéir à un tel ordre, ce serait la catastrophe assurée. Aussi, pour pouvoir faire face à cette angoisse inévitable, nous avons souligné que l'homme n'aurait d'autres choix que de convoquer la philosophie à sa rescousse sinon il courrait le risque de la perte de sa volonté. La philosophie en protégeant l'esprit de tout dogmatisme restitue à celui qui la pratique sa liberté subjective. La méthode expérimentale nie à l'homme sa nature en tant que conscience libre de toute forme de déterminisme alors que la philosophie la lui affirme comme inaliénable. Elle lui donne le pouvoir de comprendre que, malgré le degré du progrès de la science, il ne perdra rien de sa vie morale et celle-ci aura toujours un sens bien au-delà du simple mouvement naturel. Nous avons présenté ainsi la philosophie comme étant le dernier rempart contre une éventuelle prétention de domination du monde par la science et la technique et, consécutivement, le pessimisme qui envelopperait l'humanité. En posant la science comme un outil créé par l'homme en vue sa propre survie ou de son propre bien-être, la philosophie prévient toute prétention de celle-ci à s'ériger en source et fin de toute valeur possible. Bien au contraire, la source et la fin de toute valeur réside en l'homme. Ainsi, par ce repositionnement de l'ordre des choses, la philosophie permet de rasséréner le cœur et l'esprit. Certes, elle reconnaît que l'homme, en tant que matière, est scientifiquement connaissable mais elle le rassure aussi et surtout, qu'en tant qu'esprit, il demeure le siège d'un mystère qui lui confère une essence transcendante. Autrement dit, la philosophie réaffirme à l'homme l'inaliénabilité de sa valeur en tant que sujet face aux menaces éventuelles de la science. Elle lui révèle que c'est l'être de la science qui dépend de l'être de la subjectivité et non l'inverse. Mieux, elle lui apprend que c'est le sujet pensant qui dévoile à la science le sentier à emprunter du progrès possible combiné de la science et de celui de l'humanité.



**Références bibliographiques**

ALQUIÉ Ferdinand, 2000, *Plans de philosophie générale*, Paris, La Table Ronde.

AMSELEK Paul, 2000, « La science et le problème de la liberté humaine », dans *Philosophiques* 27/2 - Automne 2000, p. 403-423, in <https://www.erudit.org/en/journals/philoso/2000-v27-n2-philoso192/004893ar/>, consulté, le 25/09/2021.

BERNARD Claude, 2003, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, in [http://classiques.uqac.ca/bernard\\_claude/intro\\_etude](http://classiques.uqac.ca/bernard_claude/intro_etude), consulté, le 16/03/2023.

BERTRAND Yves, 1999, « Expérience et éducation », in *Éducation et philosophie. Approches contemporaines*, sous la direction de Jean Houssaye, Paris, ESF éditeur, p. 49-62.

COMTE Auguste, 1844, *Discours sur l'esprit positif*, Paris, Éditeurs : Carilian-Goeury et Vor Dalmont, in <https://gallica.bnf.fr/ark>, date de mise en ligne : 03/11/2010, consulté, le 6/12/2021.

DE KONINCK Thomas, 2010, *Philosophie de l'éducation pour l'avenir*, Québec, Marquis.

DELATTRE Nicole, 2010, « Scientisme et guerre des sciences », in *Psychotropes* 2010/3-4 (Vol. 16), p. 77-88, in <https://www.cairn.info/revue-psychotropes-2010-3-page-77.htm>, consulté le 08/12/2023.

FABRE Michel, 1999, « Qu'est-ce que la philosophie de l'éducation ? », *Education et philosophie. Approches contemporaines*, sous la direction de Jean Houssaye, Paris, ESF, p. 269-298.

FLUSSER Vilém, 2019, « Programme (Tes père et mère honoreras) ». Dans *Multitudes*, V.1, N°74, p. 190-193, in <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2019-1-page-190.htm>, consulté le 13/12/2023.

GAUCHET Marcel, 2008, « Que peut la philosophie ? », in [www.marcelgauchet.fr/blog/wpcontent/uploads/2015que\\_peut\\_la\\_philosophie.pdf](http://www.marcelgauchet.fr/blog/wpcontent/uploads/2015que_peut_la_philosophie.pdf), consulté, le 18/12/2018.

FABRE Michel, 1999, « Qu'est-ce que la philosophie de l'éducation ? », in *Education et philosophie. Approches contemporaines*, sous la direction de Jean Houssaye, Paris, ESF, p. 269-298.

FLUSSER Vilém, 2019, « Programme (Tes père et mère honoreras) », in *Multitudes*, V.1, N°74, p. 190-193, in <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2019-1-page-190.htm>, consulté le 13/12/2023.

GAUCHET Marcel, 2008, « Que peut la philosophie ? », in [www.marcelgauchet.fr/blog/wpcontent/uploads/2015que\\_peut\\_la\\_philosophie.pdf](http://www.marcelgauchet.fr/blog/wpcontent/uploads/2015que_peut_la_philosophie.pdf), consulté, le 18/12/2018.

GENIS Octavi Fullat, 2013, *Pour penser l'éducation : Anthropologie philosophique de l'éducation*, Paris, L'Harmattan.

GUILLIN Vincent, 2015, « Scientisme et politique », in *Sciences, technologies et société de A à Z*, in <http://books.openedition.org/pum/4353>>, ISBN : 9782821895621, DOI : 10.4000/books.pum.4353, consulté le 26/11/2018.

HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, 1975, *Principes de la philosophie de droit ou droit naturel et science de l'État en abrégé*, trad. Robert DERATHÉ, Paris, J. Vrin.

HOUSSAYE Jean, 2009, « De la naissance des philosophes de l'éducation en France », in *40 ans des sciences de l'éducation*, A. Vergnioux (dir.), Caen, PUC, 2009, in [https://www.unicaen.fr/puc/images/1540ans\\_education.pdf](https://www.unicaen.fr/puc/images/1540ans_education.pdf), consulté, le 22/06/2018.

LARROSA Jorge, 1999, *Savoir et éducation* », in *Éducation et philosophie. Approches contemporaines*, sous la direction de Jean Houssaye, Paris, ESF, p. 177-198.

KANT Emmanuel, 1989, *Critique de la raison pratique*, trad. F. ALQUIÉ, 2<sup>e</sup> éd. Paris, PUF.

KANT Emmanuel, 1986, *Critique de la raison pure*, trad. A. TREMESAYQUES, B. PRÉCAUD, Paris, PUF.

KANT Emmanuel, 1994, *Métaphysique des mœurs I : fondation de la métaphysique des mœurs*, trad. Alain RENAUT, Paris, GF Flammarion.

MARITAIN Jacques, 2012, *Pour une philosophie de l'éducation*, préface de Guy Avanzini, Paris, Éditions Parole et Silence.

NADEAU Robert, 1986, « Contre le scientisme. Pour l'ouverture d'un nouveau front », in *Philosophiques*, vol. XIII, N°2, Automne 1986, in [https://sniadecki.file.wordpress.com/2012/02/nadeau\\_scientisme.pdf](https://sniadecki.file.wordpress.com/2012/02/nadeau_scientisme.pdf), consulté, le 26/11/2018.

REBOUL Olivier, 2012. *La philosophie de l'éducation*, Paris, PUF.

ROEHRICH Edouard, 1910, *Philosophie de l'éducation*, Paris, Felix Lacan.

SPINOSA Benoît, 2014, « Quelques remarques sur la notion de scientisme », in <https://www.pedagogie.ac-aix>

[marseille.fr/upload/docs/.../pdf/2014-12/conference\\_p](http://marseille.fr/upload/docs/.../pdf/2014-12/conference_p), consulté, le 26/11/2018.

THOMAS Louis-Vincent, LUNEAU René, 1981, *Les religions d'Afrique noire. Textes et traditions sacrées*, T. 2. Paris, Éditions Stock.

THUILLIER Pierre, 1980, « Contre le scientisme », postface du livre : *Le petit savant illustré*, Seuil, [https://sniadecki.file.wordpress.com/2010/0/thuillier\\_scientisme.pdf](https://sniadecki.file.wordpress.com/2010/0/thuillier_scientisme.pdf), consulté, le 02/12/2018.